

Les droits de l'enfant...

« l'enfant ne saurait être un
objet de possession »

Maria Deraismes
1876

La conscience disparaît successivement ; d'où vient ce phénomène ?

Nous avons fait remarquer que, d'une part, la paternité est soit tyrannique, soit indifférente, soit idolâtre, mais rarement rationnelle. Quant à la société, elle l'est encore moins.

L'enfant a cependant besoin d'être élevé, mais surtout bien élevé. On doit non seulement fortifier son corps, mais encore former sa conscience. La conscience n'arrive pas toute faite : on la fait ou on la défait suivant l'éducation.

Comment s'y prend-on pour former cette conscience ? Examinons les trois degrés de l'instruction primaire, secondaire, supérieure, et nous verrons que la même détestable méthode est en vigueur pour chacun d'eux.

Nous sommes dans une époque de pleine lumière, et nous agissons comme en pleines ténèbres. Par routine, préjugé, respect humain, toutes sortes de motifs peu estimables, nous transmettons servilement l'erreur à l'enfant. Nous la lui enseignons pendant douze longues années, pour la battre en brèche pendant douze autres

longues années. Nous meublons sa jeune intelligence, sa jeune mémoire de la légende, de la féerie, du fantastique, du merveilleux, du miraculeux enfin, c'est-à-dire de l'invraisemblable, de l'impossible, du mensonge, de tout ce que rejettent et condamnent la science, la raison, l'expérience. Et l'on choisit, pour faire cette première semence, l'instant où le terrain est neuf, tout rempli de sève et d'énergies végétatives qui sont prêtes à accélérer le développement de tout germe !

Ce premier plant d'erreurs rapporte l'erreur.

Plus tard, on risque une seconde couche de vérités, et l'on ne récolte que la confusion.

Oui, Messieurs, oui, Mesdames, nous sommes en pleine confusion. C'est là, la caractéristique de notre temps. Rien de plus concevable. Tout notre présent est rempli de notre passé ; notre âge mûr, notre vieillesse sont constamment assaillis par les réminiscences de notre enfance et de notre première jeunesse.

Que peut donc être notre conscience, milieu de luttes, de guerres, de batailles ? Elle nous présente le spectacle de la plus lamentable anarchie. Alors, il arrive un instant où, par lassitude, le conflit cesse, la conscience s'apaise ; elle retombe dans le calme, mais le calme plat. Elle se produit alors sous un aspect nouveau : elle devient officielle. Imaginez quelque chose de distendu, d'élastique, qui emmagasine tout indifféremment. C'est un bazar, c'est une boutique, c'est un bric-à-brac, où les choses les plus disparates se rencontrent. La conscience n'est plus ce tribunal sévère et loyal, mais un jugé taré qui donne gain de cause au plus offrant.

Alors nous entrons dans cette interminable série de non-sens, de contresens, de contradictions, de rétrocessions, qu'on décore du mot de concession, de conciliation, et dont le vrai nom est défection.

Ces faits sont plus frappants chez les hommes publics, parce qu'ils sont, plus que les autres, en évidence ; mais ils sont le signe d'un état général.

Oui, la conscience s'abaisse ; oui, elle s'amointrit, parce que nous sommes une génération bâtarde. Pourquoi est-elle bâtarde ? Parce qu'on a greffé en elle l'esprit moderne sur l'esprit du Moyen Âge, et qu'on a voulu concilier des inconciliables. Il s'ensuit que la conscience est tirée par deux forces contraires, deux forces qui marchent en sens inverse et produisent la stagnation, ou, tout au plus, une oscillation. Dès que nous avons mis le pied en avant, nous le reportons en arrière. Ceci pourra se prolonger ainsi indéfiniment. Il nous faut pourtant sortir de là.

Nous en sortirons en élevant l'enfant autrement que nous n'avons été élevés nous-mêmes. Nous lui devons une éducation à base rationnelle et scientifique.

Comment ! s'écrie-t-on, est-ce que c'est suffisant ? Est-ce que la science répond à tous les besoins de l'âme ? Est-ce qu'elle instruit l'homme sur ses destinées ultérieures ? Quand elle essaye de l'édifier, elle le désole, le décourage et lui montre le néant ! Il va donc chercher ailleurs des solutions plus favorables.

Il est certain que la science ne peut donner que ce qu'elle a. Non, elle n'a pas encore dégagé toutes les inconnues du grand problème de l'univers. Il est même probable qu'il en est qu'elle ne dégagera jamais. Mais c'est elle, souvenons-nous-en, qui nous a débarrassé de l'erreur : Elle a droit à notre reconnaissance.

D'ailleurs, quelles sont ces fameuses solutions qu'on va chercher dans les doctrines ? Hélas ! elles ne sont que les conclusions, les conséquences erronées de prémisses radicalement fausses. Ceux qui s'en contentent ne sont vraiment pas difficiles.

Oui, l'enfant a droit à la vérité : elle doit être sa suprême pâture morale. Nous ne devons lui affirmer que ce dont nous sommes sûrs : agir autrement est déloyal. Alors, grâce à cette

éducation, l'amélioration ne sera plus seulement dans les choses, mais dans les hommes, dans les femmes, et, conséquemment, dans la société tout entière.

Il faut, pour arriver à ce résultat, que chacun se persuade qu'à n'importe quel âge l'être humain ne peut être à la disposition du bon plaisir et de l'arbitraire ; que l'enfant, corps et esprit, ne saurait être un objet de possession, de propriété et d'exploitation ; que le rôle des parents consiste à aider à son éclosion physique et à édifier sa conscience sur des principes moraux, certains, indiscutables, ratifiés par l'expérience, la science et la raison ; à cultiver, en un mot, sa volonté, la diriger dans le sens de la vérité et de la justice.

C'est en révisant le Code, et en substituant à la puissance paternelle la protection, qu'on parviendra à modifier l'état dés esprits.

Tous comprendront que dans l'enfant est l'individu de l'avenir, incapable, au début de la vie, d'affirmer ses droits et de les défendre, il revient à la famille et à la société de les reconnaître. C'est donc à quoi nous devons travailler avec toutes les forces de notre intelligence et toutes les générosités de notre cœur.